

*Serge Joncour*  
Nature humaine



# Nature humaine

Serge  
Joncour

La France est noyée sous une tempête diluvienne qui lui donne des airs, en ce dernier jour de 1999, de fin du monde. Alexandre, reclus dans sa ferme du Lot où il a grandi avec ses trois sœurs, semble redouter davantage l'arrivée des gendarmes. Seul dans la nuit noire, il va revivre la fin d'un autre monde, les derniers jours de cette vie paysanne et en retrait qui lui paraissait immuable enfant. Entre l'homme et la nature, la relation n'a cessé de se tendre. À qui la faute ?

Dans ce grand roman de « la nature humaine », Serge Joncour orchestre presque trente ans d'histoire nationale où se répondent jusqu'au vertige les progrès, les luttes, la vie politique et les catastrophes successives qui ont jalonné la fin du <sup>xx</sup>e siècle, percutant de plein fouet une famille française. En offrant à notre monde contemporain la radiographie complexe de son enfance, il nous instruit magnifiquement sur notre humanité en péril. À moins que la nature ne vienne reprendre certains de ses droits...

*Serge Joncour est l'auteur de douze livres, parmi lesquels UV (Le Dilettante, prix France Télévisions 2003) et, aux Éditions Flammarion, L'Idole (2005), Combien de fois je t'aime (2008), L'Amour sans le faire (2012), L'Écrivain national (prix des Deux Magots 2014), Repose-toi sur moi (prix Interallié 2016) et Chien-Loup (prix du Roman d'Écologie, prix Landerneau 2018).*

Flammarion

Nature humaine

## DU MÊME AUTEUR

- Vu*, Le Dilettante, 1998 ; J'ai lu, 2000.  
*Kenavo*, Flammarion, 2000 ; J'ai lu, 2002.  
*Situations délicates*, Flammarion, 2001 ; J'ai lu, 2003.  
*In vivo*, Flammarion, 2002 ; J'ai lu, 2006.  
*UV*, Le Dilettante, 2003 ; Folio, 2005.  
*L'Idole*, Flammarion, 2004.  
*Que la paix soit avec vous*, Flammarion, 2006 ; J'ai lu, 2008.  
*Combien de fois je t'aime*, Flammarion, 2008 ; J'ai lu, 2009.  
*L'Homme qui ne savait pas dire non*, Flammarion, 2009 ;  
J'ai lu, 2012.  
*L'Amour sans le faire*, Flammarion, 2012 ; J'ai lu, 2013.  
*L'Écrivain national*, Flammarion, 2014 ; J'ai lu, 2015.  
*Repose-toi sur moi*, Flammarion, 2016 (prix Interallié) ; J'ai  
lu, 2017.  
*Chien-Loup*, Flammarion, 2018 (prix du Roman d'écologie,  
prix Landerneau) ; J'ai lu, 2019.

Serge Joncour

# Nature humaine

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2020.  
ISBN : 978-2-0814-3352-6

Jeudi 23 décembre 1999

Pour la première fois il se retrouvait seul dans la ferme, sans le moindre bruit de bêtes ni de qui que ce soit, pas le moindre signe de vie. Pourtant, dans ces murs, la vie avait toujours dominé, les Fabrier y avaient vécu durant quatre générations, et c'est dans cette ferme que lui-même avait grandi avec ses trois sœurs, trois lumineuses flammèches dissemblables et franches qui égayaient tout.

L'enfance était éteinte depuis longtemps, elle avait été faite de rires et de jeux, entre assemblées et grands rendez-vous de l'été pour les récoltes de tabac et de safran. Puis les sœurs étaient parties vers d'autres horizons, toutes en ville, il n'y avait rien de triste ni de maléfique là-dedans. Après leur départ, ils n'avaient plus été que quatre sur tout le coteau, Alexandre et ses parents, et l'autre vieux fou auprès de son bois, ce Crayssac qu'on tenait à distance. Mais aujourd'hui Alexandre était le seul à vivre au sommet des prairies, Crayssac était mort et les parents avaient quitté la ferme.

Ce soir-là, Alexandre traîna les sacs d'engrais de la vieille grange jusqu'au nouveau bâtiment de mise en

quarantaine. Ensuite, suivant toujours les plans d'Anton, il révisa les mortiers, le fuel. À présent, tout était prêt. Avant de rentrer à la ferme, il alla jeter un œil dans la vallée, à l'affût du moindre signe, du moindre bruit. Le vent était fort, alors il s'avança plus encore. Avec ces rafales venues de l'ouest lui revenaient des éclats d'explosions et le fracas des foreuses, par moments il croyait même les entendre de nouveau, surgis de l'enfer, à près de cinq kilomètres de là. C'était atroce, ce bruit, à chaque fois qu'il reprenait ça faisait comme une immense perceuse vrillant depuis le fond de l'espace, un astéroïde assourdissant qui aurait fondu sur la Terre pour venir s'écraser là.

En repartant vers la ferme, il se demanda si les gendarmes n'étaient pas en planque de l'autre côté du valon, au-delà des pans de terre rasés. Peut-être que depuis hier ils l'observaient, en attendant d'intervenir. Il regarda bien, ne décela pas la moindre lueur, pas le moindre mouvement, rien. Il était sûr, cependant, d'avoir été repéré hier soir, pas par la caméra en haut du poteau blanc, mais la petite au-dessus de la barrière du chantier, même s'il avait fait gaffe en prenant le détonateur, après avoir mis de la toile de jute sous ses semelles comme Xabi le lui avait dit. La centrale à béton était paumée en plein territoire calcaire, à des kilomètres de toute habitation, néanmoins il faudrait qu'il y retourne, d'autant qu'à cause de ces vents forts, prévus pour durer selon Météo-France, le chantier serait fermé toute une semaine, ça lui laisserait largement le temps de retirer la bande de la caméra, ou d'en vérifier l'angle pour s'ôter toute angoisse, et de faire ça calmement. Alexandre s'assit à la grande table, posa



JEUDI 23 DÉCEMBRE 1999

ses coudes comme si on venait de lui servir un verre, sinon que devant lui il n'y avait rien d'autre que ce panier à fruits toujours désolant en hiver. Il prit deux noix, les cala l'une contre l'autre dans sa paume et n'eut même pas besoin de serrer fort pour qu'elles se disloquent dans un bruit retentissant.

Chaque vie se tient à l'écart de ce qu'elle aurait pu être. À peu de chose près, tout aurait pu se jouer autrement. Alexandre repensait souvent à Constanze, à ce qu'aurait été sa vie s'ils ne s'étaient jamais rencontrés, ou s'il l'avait suivie dans sa manie de voyager, de courir le monde et de toujours bouger. À coup sûr il n'en aurait pas été là. Mais il ne regrettait rien. De toute façon il n'aimait pas les voyages.



1976-1981



Samedi 3 juillet 1976

C'était bien la première fois que la nature tapait du poing sur la table. Depuis Noël il ne pleuvait plus, la sécheresse raidissait la terre et agenouillait le pays, à cela s'étaient ajoutées de fortes chaleurs en juin, l'émail du vieux thermomètre sur le mur en était craquelé. Au fil des coteaux, les prairies s'asphyxiaient, les vaches brouaient les ombres en lançant des regards qui disaient la peur.

Depuis que la canicule essorait les corps, aux Bertranges le journal télévisé de 20 heures était devenu plus important que jamais. Pour Alexandre, tous ces reportages sur la vague de chaleur c'était l'opportunité de voir des tas de jeunes femmes en jupe ou en bikini, des images le plus souvent filmées à Paris, des filles court-vêtues marchant dans la ville, d'autres se prélassant dans des squares ou à des terrasses, et certaines, même, seins nus autour d'un plan d'eau. Du haut de ses quinze ans c'était assez irréel. Quant à ses sœurs, elles contemplaient ce monde tant désiré, ces rues grouillantes et ces trottoirs pleins de cafés, de terrasses aux allures de Saint-Tropez, pensant que c'était là

l'exact opposé de l'ennui. Au moins cette chaleur était-elle l'occasion d'une gigantesque communion vestimentaire de la nation, car en ville comme aux Bertranges on ne craignait pas de déboutonner la chemise ou d'aller torse nu.

Pour beaucoup, cette fournaise extravagante provenait des essais atomiques et de toutes les centrales nucléaires qui poussaient en Angleterre, en France et en Russie, des bouilloires démentes qui ébouillantaient le ciel et cuisaient les fleuves. Pour le père, cette vague de feu venait plutôt des stations spatiales que Russes et Américains balançaient dans l'espace, des usines flottant là-haut dans le ciel et qui devaient agacer le soleil. Le monde devenait fou. La mère ne jurait que par le commandant Cousteau, en vieux père Noël grincheux celui-ci accusait le progrès et les pollutions industrielles, alors que, franchement, on ne voyait pas bien le rapport entre la fumée des usines et les nuits de feu aux Bertranges. À la télé comme partout, chacun y allait de ses superstitions, et la seule réponse concrète qui s'offrait face à cette canicule, c'étaient les montagnes de ventilateurs Calor à l'entrée du Mammouth, avec en prime le Tang et les glaces Kim Pouss, signe que ce monde était tout de même porteur d'espoir.

Sans vouloir jouer les ancêtres, les grands-parents rappelaient que lors de la sécheresse de 1921 les paysans de la vallée avaient fait dire une messe. À l'époque, tous avaient cuit au fil d'un office de deux heures célébré sous le soleil en plein champ. N'empêche que, trois jours après, la pluie était de retour. Dieu avait redonné vie aux terres craquelées. Seulement en 1976 Dieu

SAMEDI 3 JUILLET 1976

n'était plus joignable, parce qu'il n'y avait plus de curé à l'église de Saint-Clair et que, sans intercesseur, les cierges brûlés à la Saint-Médard n'avaient pas eu le moindre effet, aucune goutte n'était tombée. Le soir, à la météo, ils affichaient un soleil géant sur la carte de France, et puis des éclairs jaunes comme dans les bandes dessinées, des orages qu'on ne voyait jamais en vrai, preuve du prodigieux décalage qui existait entre la télévision de Paris et le monde d'ici.

Dimanche 4 juillet 1976

Le père avait descendu les bêtes sur les terres d'en bas, chez Lucienne et Louis. Pourtant ce n'est jamais bon de laisser les vaches boire au fil de la rivière, les bêtes se froissent les pattes sur les rives, ou bien elles chopent la douve ou se refilent la tuberculose en en côtoyant d'autres, mais depuis leur pavillon tout neuf les grands-parents gardaient un œil sur le cheptel. Lucienne et Louis venaient de laisser l'ancienne ferme d'en haut aux enfants. Bien qu'ayant atteint l'âge de la retraite, ils ne décrochaient pas totalement pour autant. À soixante-cinq ans, ils s'estimaient encore capables de travailler les terres limoneuses de la vallée et de faire du maraîchage, d'autant que l'ouverture du Mammoth offrait de beaux débouchés pour les légumes en vrac.

Ce dimanche 4 juillet était une journée cruciale aux Bertranges. Pour la dernière fois on plantait du safran. Avec cette chaleur on était sûr que les bulbes ne pourriraient pas, une fois en terre les crocus ne s'abîmeraient pas à cause de l'humidité, au contraire ils continueraient de dormir bien au chaud, pour se réveiller aux premières pluies à l'autre bout de l'été.



Chez les Fabrier, cette dernière récolte était vécue comme un changement d'époque. Depuis que l'or rouge s'importait d'Iran, d'Inde et du Maroc pour dix fois moins cher, ces cultures n'étaient plus rentables. En France, la main-d'œuvre pour travailler un demi-hectare de ces fleurs-là était devenue trop chère, même en famille ça ne valait plus le coup de passer des journées entières à les cueillir puis les émonder, assis autour d'une table. Le père et la mère à la ferme avaient bien conscience de ce qui se jouait là, les bulbes vivant cinq ans, ils les plantaient avec la certitude que durant cinq ans encore les enfants seraient là, que durant cinq ans le temps ne passerait pas. Car ce dernier safran c'était surtout pour ne pas trop brusquer Lucienne et Louis, de même qu'on maintenait aussi l'huile de noix et les cassis, ces activités qui meublaient les veillées, à l'époque où il n'y avait pas de télé.

Pour la dernière fois aux Bertranges, trois générations s'affairaient dans le même mouvement. À seize ans révolus, Caroline était l'aînée. À sa manie de s'épouser sans cesse on sentait qu'elle avait déjà pris ses distances avec ce monde-là. Vanessa n'avait que onze ans mais elle gardait tout le temps son Instamatic en bandoulière et regardait dedans toutes les deux minutes pour voir la photo que ça ferait si elle appuyait. Si bien qu'elle n'aidait pas vraiment. De temps en temps elle larguait un bulbe du bout des doigts, avant de se reculer et d'envisager le cliché. Sa lubie coûtait cher en développements, de sorte qu'elle réfléchissait à deux fois avant d'appuyer sur le déclencheur. À six ans, la petite Agathe n'était encore qu'une gamine, et les parents la reprenaient sans arrêt parce qu'elle mettait

le bulbe à l'envers ou le décortiquait avant de le planter. Alexandre par contre s'activait à tous les postes. La veille il avait préparé le sol, et maintenant, en plus de planter, il allait chercher de nouvelles cagettes au fur et à mesure que les uns et les autres avaient fini de vider les leurs. Pour l'occasion Lucienne et Louis avaient quitté le pavillon qu'ils venaient de faire construire dans la vallée, un F4 avec salle de bains, perron et odeur de peinture. En paysans dépositaires de gestes millénaires, ils savaient que ces gestes-là, demain, ne se feraient plus.

Les terres des Bertranges étaient dans la famille de Lucienne depuis quatre générations, mais maintenant tout semblait incertain. Caroline parlait de faire des études à Toulouse pour devenir prof, Vanessa ne rêvait que de photo et de Paris, quant à Agathe pas de doute qu'elle suivrait ses sœurs. Par chance Alexandre n'avait pas ces idées-là. En plus d'être au lycée agricole il aimait la terre, sans quoi ç'aurait été une damnation pour la famille, ça aurait signé la mise à mort de ces terres, de ces vaches, de ces bois, et l'abandon de tout un domaine de cinquante hectares plus dix de bois. Alexandre n'en parlait pas mais une pression folle pesait sur ses épaules, et si les filles se sentaient libres d'envisager leur vie ailleurs, elles le devaient à leur frère, il se préparait à être le fils sacrificiel, celui qui endosserait le fardeau de la pérennisation.

En rapportant un nouveau lot de cagettes, Alexandre entendit une sirène au loin. Pourtant les gendarmes ne se montraient jamais par ici, et certainement pas en déclenchant le deux-tons. Le bout du champ offrait une vue sur toute la vallée mais, comme les grands

arbres étaient pleins de feuilles, ils la masquaient en cette saison. Dans une trouée il aperçut le pavillon des grands-parents tout en bas, et la petite route épousant le cours de la rivière. Il se passa la main sur son visage qui dégoulinait de sueur, et c'est pile à ce moment-là qu'il vit les deux camionnettes de gendarmerie sortir d'un tunnel d'arbres, laissant leurs sirènes hurler même en dehors des virages, signe qu'elles devaient filer en direction de Labastide, à moins qu'elles n'aient pris la route pour monter jusqu'ici.

— Eh oh, bon Dieu, Alexandre, qu'est-ce que tu fous ? dit le père.

— C'est bizarre, en bas il y a deux...

— Deux quoi ?

— Non, rien.

— Ramène d'autres cagettes, tu vois bien qu'on va en manquer...

Alexandre garda pour lui ce qu'il avait vu. Deux fourgons, ça voulait bien dire que quelque chose de grave se produisait. Il se demanda s'ils n'allaient pas chez le père Crayssac. La semaine dernière, le Rouge était monté sur le Larzac se replonger dans la lutte contre le camp militaire, soi-disant qu'ils étaient des milliers à cette manif et qu'il y avait eu du grabuge. Des militants avaient envahi les bâtiments militaires pour y détruire les actes d'expropriation, et le soir même tous ces rebelles avaient été jetés en prison par les gendarmes. Seulement, Chirac avait ordonné qu'on les relâche dès le lendemain parce que les brebis crevaient de soif à cause de la sécheresse, alors les gendarmes l'avaient mauvaise... Chez les Fabrier on ne parlait jamais de ces histoires, mais Alexandre savait

que Crayssac était dans le coup. Sans se l'avouer, cette lutte le fascinait, un genre de Woodstock en moins lointain, avec des filles et des hippies venus d'un peu partout, qui fumaient sec, paraît-il, ça devait bien délirer là-bas...

— Oh, tu t'actives, bon Dieu !

Alexandre fit des va-et-vient pour aller chercher des cagettes pleines et les déposer à côté de chacun. Ils étaient tous à quatre pattes et plantaient les bulbes un par un. Alexandre s'approcha de nouveau du dévers, et là, il distingua un troisième fourgon qui fonçait. C'était impensable que Crayssac mobilise à lui seul une compagnie entière de gendarmerie.

— Au lieu de rêver, apporte-nous donc encore des bulbes...

Cette fois il fallait qu'il y aille, il fallait qu'il sache.

— Je reviens !

— Mais, qu'est-ce que tu fous ?

— J'ai soif, je vais chercher de l'eau.

— Mais y a de l'Antésite...

— Non, je veux de l'eau fraîche, et puis faut que j'aille aux toilettes, je reviens...

— Aux toilettes ? Non mais il est pas net ton fils, dit le père à la mère qui haussa les épaules.

Dimanche 4 juillet 1976

Alexandre remonta jusqu'à la ferme mais, au lieu de prendre de l'eau, il enfourcha sa Motobécane et traversa le vallon pour foncer jusque chez Crayssac. Une fois sur place, les gendarmes n'y étaient pas. Peut-être que le chemin était bloqué ou que les roues toutes minces de leurs fourgons s'étaient coincées dans les crevasses cavées par la sécheresse. Alexandre trouva le vieux assis à l'intérieur, en nage, son fusil posé sur les genoux.

— Bon sang, Joseph, mais qu'est-ce qui se passe ?

Le vieux semblait muré dans une colère froide, il lâcha avec rage :

— Tout ça c'est de votre faute !

— De quoi vous parlez ?

— De votre connerie de téléphone.

— C'est les gars des PTT qu'ont appelé les gendarmes ? Vous ne leur avez tout de même pas tiré dessus ?

— Pas encore.

Alexandre était d'autant plus désarçonné que le vieux chevrier lui parlait tout le temps de non-violence, ces derniers temps.

— Joseph, le fusil, c'est pas vraiment l'esprit de Gandhi.

— Je t'en foutrais de la non-violence, ça paie plus, la non-violence, regarde en Corse et en Irlande, faut tout péter pour se faire entendre...

— Mais vous n'avez pas tiré sur des gars qui installent le téléphone ?

— Le téléphone ça fait deux millénaires qu'on vit sans, j'veux pas d'ça ici...

Le père Crayssac se replongea dans sa colère, balançant à Alexandre qu'il n'était qu'un fils de propriétaires et que c'était à cause d'eux qu'on tirait ces fils de caoutchouc au bord des chemins, ses parents n'étaient rien que des matérialistes qui voulaient tout posséder, deux bagnoles, des clôtures neuves, des mangeoires en aluminium, la télé, deux tracteurs et des caddies pleins au Mammouth... Et maintenant le téléphone, ça s'arrêterait où ?

— Alors, vous leur avez tiré dessus ou pas ?

— Va pas raconter de conneries dans tout le canton, toi, j'ai juste scié leurs putains de poteaux, des saloperies de troncs traités à l'arsenic, vous n'allez pas me fourrer de l'arsenic le long de mes terres ! C'est avec ce bois que les Américains nous ont ramené le chancre en 40, toutes leurs caisses de munitions en étaient infestées. Ces troncs-là, c'est la mort...

— Mais le fusil ?

— Le fusil, c'est celui de mon père, c'est une terre de résistants ici, et si ton grand-père s'est retrouvé prisonnier, moi mon père était dans le maquis, c'est pas pareil.

— Tout ça, c'est de vieilles histoires...

— Ah c'est sûr qu'il faut pas compter sur toi pour résister, je t'ai vu avec ton tracteur vert et ta Moto-bécane, ce monde-là te bouffera, tu verras, tu te feras bouffer comme les autres.

— Quel rapport avec le téléphone ?

— Le téléphone, c'est comme le Larzac, Golfech et Creys-Malville, c'est comme toutes ces mines et ces aciéries qu'ils ferment, tu vois pas que le peuple se lève, de partout les gens se dressent contre ce monde-là. Faut pas se laisser faire, et des Larzac y en aura d'autres, crois-moi, si on dit oui à tout ça, on est mort, faut le refuser ce monde-là, faut pas s'y vautrer comme vous le faites, vous, sans quoi un jour ils vous planteront une autoroute ou une centrale atomique au beau milieu de vos prés...

Alexandre s'était assis en face du bonhomme, se demandant si soixante-dix ans, au fond, c'était si vieux que ça... Il le regardait sans savoir s'il fallait voir en lui ce que son père appelait un vieux con, ou s'il s'agissait d'un genre de prophète de malheur, un communiste chrétien qu'on réduisait à un « fadorle », un chevrier malmené par un monde en plein bouleversement.

Pour Alexandre, il était évident qu'on en avait besoin de ce téléphone, de même que de la GS, du John Deere et de la télé. Ne serait-ce que pour communiquer avec le Mammouth sur la route de Toulouse et le fournir en légumes, et demain en viande, pour-quoi pas. Mais le vieux Crayssac ne voulait pas de ces fils noirs qui pendaient au bord des routes, des câbles qui s'ajoutaient à ceux déjà bien visibles d'EDF.

— L'État vous tiendra tous au bout d'une laisse, et dans dix ans y aura tellement de fils le long des routes qu'on sera obligé de couper les arbres.

— Mais vous vous êtes bien fait installer l'électricité et l'eau ici...

— Tu parles, les puits sont secs, le robinet ne pisse qu'un filet marronnasse, regarde si tu me crois pas.

Alexandre saisit un verre et ouvrit l'eau, c'est vrai qu'elle était sale, sa flotte, elle sortait toute terreuse.

— Y a du vin en dessous de l'évier, mets la demi-dose pour toi.

À cause de la chaleur qui régnait partout, la bouteille semblait fraîche. Alexandre fit couler ce vin de soif. Il était d'un beau rouge rubis.

— Dans le temps les sources étaient potables, mais maintenant ils tarissent les nappes pour que des crétins comme vous aillent en acheter en bouteille chez Mam-mouth, ils vous vendent l'eau au prix du pinard, et vous, comme des cons, vous l'achetez...

Depuis qu'Alexandre était arrivé, l'épagueul restait vautré sous la table, la truffe sur le carrelage, à chercher le frais. Mais, soudain, il se redressa et se mit à aboyer, vint se poster face à son maître et le regarda droit dans les yeux, puis fusa dehors en gueulant comme à la chasse, se ruant au-devant des fourgons de la gendarmerie que lui seul avait entendus jusque-là.

— Je sais qu'ils vont me faire des histoires, ils m'ont dans le collimateur à Saint-Géry, et même en haut lieu, eh oui, les gens comme moi, on leur fait peur, tu comprends, même à Paris, là-haut, ils ont peur qu'on fasse dérailler ce monde...



DIMANCHE 4 JUILLET 1976

— Joseph, planquez le fusil, parce que là, pour le coup, ça risque vraiment de remonter jusqu'à Paris...

Les trois fourgons se profilèrent bientôt au bout du chemin. Par la fenêtre, Alexandre et Crayssac les virent s'avancer doucement, trois Renault bizarrement étroits et salement ballottés par le chemin crevassé, ce qui leur donnait un air pathétique. Là-dessus, un peu sonné par la giclée de vin frais, Alexandre lança avec philosophie au vieux :

— Vous feriez mieux de vous excuser, après tout, les gendarmes c'est des militaires, ça se respecte.

— Tu parles comme Debré.

— Ben quoi, faut bien se protéger.

— Se protéger de qui, des Soviets, c'est ça ? T'es comme les autres, t'as peur des Russes ?

Dehors des portières coulissaient. Alexandre eut le réflexe de saisir le fusil sur la table et de le glisser en haut de l'armoire. Seulement voilà, quand les gendarmes apparurent à la porte, Alexandre sentit que les militaires étaient plutôt surpris de le voir là, pour autant il n'osa pas se défausser, dire qu'il n'avait rien à voir avec tout ça. Tout de même lui revint ce que Crayssac lui avait soufflé au retour de ses premières manifs avec les gars du Larzac, « Si un jour les gendarmes commencent à s'intéresser à toi, alors t'es foutu, ça n'en finit jamais avec eux... »

Dimanche 4 juillet 1976

À table, Alexandre était le spectateur de ses trois sœurs. Autant, dehors, c'était lui le plus à l'aise, autant, à la maison, les filles reprenaient l'ascendant, elles emplissaient l'espace de leurs rires et de leur gaîté, liées par une complicité joueuse de laquelle il se savait en marge. En plus d'être plus proches des parents, les sœurs étaient loquaces et aimaient donner leur avis, elles échangeaient à propos de tout. Leurs conversations s'alimentaient de sujets de toutes sortes, plus ou moins graves ou distrayants, tandis qu'avec Alexandre le père et la mère ne parlaient que de la ferme, des bêtes, de ses études. Ils voulaient qu'il pousse au-delà du BEP, alors que lui disait déjà tout connaître du métier, les études ne lui apporteraient absolument rien. Avec les parents, il n'avait qu'une relation professionnelle.

Ils passaient toujours à table à vingt heures précises, pile au moment où démarrait le journal. Sans que ce soit fait exprès c'était comme ça, Roger Gicquel, Jean Lanzi ou Hélène Vila trônaient en bout de table. Le plus souvent les reportages étaient recouverts par les bruits de la conversation. Cette grand-messe du

20 heures, personne ne l'écoutait vraiment, sauf quand le père ou la mère lançait un « chut » retentissant, signe que quelque chose de grave avait lieu dans le monde ou ailleurs, dans l'espace par exemple, puisque maintenant on s'intéressait aussi à ça, les Russes ayant le moteur pour aller sur Mars.

En général, Vanessa parlait d'Untel ou d'Unetelle qu'elle avait vus, aussi bien d'une copine que d'un lointain voisin, tandis que Caroline racontait ce qu'elle avait fait la veille ou ce qu'elle ferait le lendemain, quand elle ne dissertait pas à propos d'une lecture ou d'un cours qu'elle venait de réviser, s'exprimant comme si elle était déjà prof. Lorsqu'elle s'enflammait à propos d'un film, ça voulait dire qu'il faudrait la conduire à Villefranche ou à Cahors, ou bien la déposer chez Justine, Alice, Sandrine ou Valérie afin que d'autres parents prennent le relais et les descendent jusqu'à la salle de ciné. Chaque fois qu'elle s'exprimait, Caroline ouvrait l'espace, elle débordait largement le périmètre de la ferme, pourtant ici il y avait tout ce qu'il faut pour faire une vie. Quant à Agathe, elle s'amusait de ses deux aînées, pressée de les rattraper. En attendant elle leur empruntait leurs chaussures, leurs pulls et leurs robes, impatiente d'être grande, elle aussi, et auréolée de cette immanquable préférence du dernier-né.

À la télé il y avait encore des images de la manifestation dans l'Isère, des illuminés venus de France, d'Allemagne et de Suisse camper sur le chantier du réacteur Superphénix à Creys-Malville, des babas cools qui créaient un genre de second Larzac. Les CRS les avaient salement virés. Et là, pour une fois, Alexandre décida de briller. Ce soir, ce serait de lui qu'émanerait

le sensationnel, et il commença de leur raconter l'épisode des trois fourgons de gendarmerie chez le père Crayssac. Pour une fois, les autres l'écoutèrent sans y croire, stupéfaits qu'il puisse parler autant et qu'il ait frôlé de si près le fait divers. Pour une fois, l'actualité du coteau rivalisa avec les reportages du JT.

Alexandre leur rapporta la scène comme s'il la revivait, mobilisant toute l'attention. Caroline l'écoutait en y associant sans doute la substance d'un chapitre de livre ou d'une séquence de film ; Vanessa imaginait à regret les photos qu'elle aurait pu prendre de ces poteaux sabotés, du vieux avec son fusil et de la légion de gendarmes prêts à lui sauter dessus ; Agathe, elle, suivait ça, aussi sceptique et méfiante que les parents, et pour tout dire inquiète.

Alexandre fut bien obligé d'avouer que le vieux ne s'était pas retenu de le traiter de fils de cons, de fils de trous du cul de propriétaires, martelant que ces histoires c'était de la faute des parents, après tout c'étaient bien eux qui avaient obéi à Giscard en commandant le téléphone !

— Alors, il leur a tiré dessus ou pas ?

Pour une fois qu'Alexandre tenait l'assistance en haleine, il aurait aimé en rajouter, donner dans le spectaculaire avec des coups de feu, l'épagneul qui saute à la gorge des gendarmes, mais il s'en tint à la vérité.

Depuis que Crayssac luttait sur le Larzac, il était devenu une figure. Dès que la télé parlait de manif là-haut, sur le causse, on regardait de près l'écran pour voir si des fois on ne le reconnaîtrait pas. Plus proche du parti communiste que des hippies, Crayssac était sur le Larzac comme chez lui, il faisait corps avec les

enflammés des syndicats et de la Lutte occitane, aussi bien qu'avec ceux de la Jeunesse agricole catholique et de ces artistes venus de Paris. Il avait jeûné avec les évêques de Rodez et de Montpellier, même François Mitterrand les avait rejoints, faisant lui aussi une grève de la faim, une grève de la faim de trois quarts d'heure seulement, mais qui avait quand même marqué les esprits. Le socialiste avait juré que s'il accédait un jour au pouvoir son premier acte serait de rendre la cause aux paysans... Le Larzac, donc, ce n'était pas rien, et dans un monde hypnotisé par la modernité, c'était bien la preuve que la nature était au centre de tout.

— Bon alors, ils l'ont embarqué ou pas ?

Sans faire le bravache, Alexandre précisa malgré tout qu'au dernier moment il avait eu le réflexe de planquer le fusil du vieux en haut de l'armoire, en revanche il n'évoqua pas le regard que lui avaient lancé les gendarmes quand ils s'étaient postés devant la porte, de ces regards qui ne vous lâchent pas.

Il n'en rajouta peut-être pas, mais il passa le message à la tablée, leur disant tout ce que Crayssac désapprouvait dans leur manière de mener la ferme, d'augmenter le cheptel et les parcelles, à cause d'eux les chemins seraient jalonnés de poteaux de pin contaminés qui nous empoisonneraient tous...

Il y avait de la réprobation dans les yeux des parents, et dans ceux des sœurs tout autant. Dans la famille on ne voulait pas faire d'histoires, pas plus avec les gendarmes qu'avec qui que ce soit. Pomper l'eau de la rivière suscitait déjà assez d'hostilités comme ça, sans parler du commerce avec l'hypermarché, même dans les campagnes les plus isolées il y avait toujours mille

## NATURE HUMAINE

raisons de se faire détester. Chez les Fabrier on n'avait rien contre les gendarmes, et encore moins contre les militaires, au contraire, depuis cette foutue sécheresse on savait bien que sans les Berliet de l'infanterie d'Angoulême et de Brive les paysans auraient manqué de fourrage en ce moment même. C'étaient bien des militaires en effet qui depuis deux mois descendaient du fourrage depuis la Creuse, l'Indre et la Loire, c'étaient bien des camions-citernes du 7<sup>e</sup> RIMa qui montaient de l'eau dans les campagnes à sec pour approvisionner les abreuvoirs et les puits. Sans les Berliet de l'infanterie, les vaches auraient été aussi des-séchées que le fond des mares. Larzac ou pas, force était de reconnaître que depuis le mois de juin l'armée se démenait. Alors il n'y avait vraiment pas lieu de chercher des noises aux gendarmes, ni de faire toute une histoire de ce camp militaire, l'armée, on en avait besoin.

Lundi 5 juillet 1976

Entre cette sécheresse qui n'en finissait pas et ces coups de chaud sur le causse, on vivait un juillet de feu. Les animaux sauvages eux-mêmes montraient des comportements bizarres. La nuit, les chevreuils venaient boire près des maisons, ils lapaient le fond d'eau qu'on leur avait laissé dans des baquets, mais bien souvent les sangliers les renversaient pour se vautrer dans la boue mince que ça produisait. Dans les champs, les vaches se tenaient en grappe à côté de l'abreuvoir. Les vaches détestent la chaleur, alors elles attendaient le soir pour se traîner jusqu'aux mangeoires, foutant des coups de cornes dans les tubes galvanisés pour expier leur colère. Dans les collines, les sources étaient à sec, les réserves pluviales n'étaient plus que des plaques de terre craquelée.

La nuit, toutes les fenêtres restaient ouvertes à la ferme. Vers deux heures du matin les autres dormaient sans doute, mais Alexandre ressentit le besoin de sortir faire un tour, dehors la chaleur était brassée. Le long des chemins, par endroits, ça sentait la mort, l'odeur prenante du cadavre de bestiole égarée. Il pensa au père

## NATURE HUMAINE

Crayssac qui passait sa première nuit au poste, il pensa à ses chèvres qu'il faudrait nourrir demain, en plus de les traire. Il n'aimait pas s'occuper des chèvres, quand on est habitué à vivre avec des vaches les chèvres ça paraît petit comme des poules. Parfois il avait peur de finir comme ce vieux rougeaud, de se mettre peu à peu à lui ressembler, si ça se trouve dans cinquante ans il en serait là, à se méfier de tout, à vivre dans son petit monde, comme tous avaient toujours vécu ici.

Dans cette nuit de demi-lune la nature semblait souffrir, les arbres reprenaient leur souffle, habités par la hantise de voir le soleil se lever une fois de plus, d'endurer l'étreinte d'un air de nouveau étouffant. Avec sa manie de prédire le pire, le père Crayssac avait peut-être raison, peut-être que le progrès ne valait rien de bon, comme le disait ce politique à col roulé, avec son verre de flotte pour bien montrer qu'on manquerait d'eau avant la fin du siècle et que la solution serait de se remettre tous au vélo, comme en Chine. Peut-être que ces illuminés voyaient clair et que le soleil, un jour, ne se coucherait plus.



Samedi 10 juillet 1976

Aller au Mammouth, c'était encore plus fort que d'aller en ville. Plutôt que de passer de boutique en boutique, au Mammouth, dans ce ventre fabuleux et sans cesse renouvelé, on rentrait au cœur même des choses. Le samedi, le petit déjeuner s'avalait vite, et à la ferme ça ne chômait pas de toute la matinée. En cette grande occasion, Alexandre se chargeait de tout, le temps que les autres se fassent beaux, il sortait la GS de la grange pour la faire tourner, il poussait les régimes pour produire ce bruit velouté et profond des 68 chevaux. Chaque fois il roulait en cachette sur le chemin, il plaçait quelques accélérations qui affolaient les vaches. Il n'en revenait pas de cette suspension hydraulique.

À l'autre bout du vallon, on entendait les chèvres de Crayssac qui gueulaient à n'en plus finir, même si Alexandre les avait traites la veille elles avaient de nouveau les mamelles pleines, saturées de lait à leur en brûler les pis. C'était le signe que les gendarmes n'avaient toujours pas relâché Crayssac.

Au moment de se mettre en route, tous râlerent en découvrant qu'Alexandre avait laissé la voiture en

plein soleil, les sièges étaient brûlants, mais cela ne suffirait pas à gâcher l'excursion à l'hyper et le goûter à la cafétéria Miami. Les courses relevaient du rituel, de la croisière à part entière, c'était la seule circonstance où toute la famille se rassemblait bien serrée dans la GS pour faire les vingt-cinq kilomètres jusqu'à Cahors. Cette fois, l'expédition était d'autant plus cruciale qu'Angèle se méfiait de l'eau du robinet, devenue aussi terreuse que quand ils avaient installé le raccordement. En bonne cheffe de famille, elle avait décidé qu'on achèterait une demi-douzaine de packs de Vittel, cette eau qui dans les pubs à la télé vous traversait le corps, comme sur la roue d'un moulin, pour éliminer les toxines. L'autre avantage de la Vittel, c'était que les bouteilles étaient en plastique, une fois vides elles dépannaient bien à la ferme, en les découpant on pouvait en faire des protège-piquets pour les clôtures, ou des godets à peinture, des boîtes à clous, les bouteilles en plastique ça dépassait en tout les vieilles boîtes de conserve qui rouillaient au bout de six mois.

Alexandre garderait le volant depuis la ferme jusqu'à la départementale. Cinq bons kilomètres tout de même. Après quoi il laisserait sa place au père. Autant les sœurs se foutaient du permis, autant lui n'avait qu'une date en tête, le 18 juillet 1979, un cap fatidique parce que ce jour-là il aurait dix-huit ans et qu'il pourrait enfin le passer, ce fameux permis. En attendant c'était bien lui qui pilotait la GS le long du chemin des Bertranges, puis il continua sur la route communale. Sans le dire, il redoutait de tomber nez à nez avec les gendarmes. Avant les faits d'armes de Crayssac,

ils ne rôdaient jamais par ici, mais ces derniers temps la prudence était de mise.

Personne ne trouvait rien à redire à ce qu'il conduise, au contraire, Jean et Angèle n'espéraient que ça, que leur fils ait enfin le permis afin qu'il les soulage aussi bien pour les courses que pour les livraisons, il pourrait mener les bêtes à l'abattoir ou aller chercher du matériel, tout ce qui supposait de se rendre à Villefranche, Brive ou Cahors. Sans compter les filles qu'il fallait sans cesse conduire chez telle ou telle copine, puis récupérer une fois la fête finie. Les sœurs se disaient que grâce à Alexandre elles pourraient rater le car le matin, ça leur éviterait de poireauter au bout du chemin les jours de pluie, et surtout elles pourraient aller aux kermesses ou au Sherlock sans demander aux parents, sans même qu'ils le sachent.

Au sommet du coteau ils prirent à droite et longèrent les prés du père Crayssac. Une vingtaine de poteaux téléphoniques avaient bien été plantés en bordure, mais ça s'était arrêté là. Deux grandes remorques vides étaient curieusement encore garées sur le bas-côté. Ce qu'on voyait surtout, c'est que les murets étaient dans un sale état, des pans entiers étaient carrément tombés, signe que les vibrations de l'excavateur les avaient sacrément secoués. Par endroits, les bêtes de Crayssac pourraient facilement se sauver par les brèches que ça avait créées.

Le chemin était sillonné de crevasses mais, une fois sur la route, la conduite devint tout autre, la suspension hydraulique donnait la sensation de flotter dans le paysage. Alexandre pilota comme ça pendant cinq

kilomètres, tenant le volant dans une réelle extase. Le père mit la radio pour accompagner cette fluidité moderne et, tombant sur une chanson de Michel Sardou, il haussa le volume. Il y avait souvent des chansons de Sardou, surtout ce 45-tours-là qui passait sans cesse, au point de résonner comme un hymne, *Ne m'appellez plus jamais France...* Dès que le père l'entendait, il montait le son et entonnait cette rengaine compromettante. Pour lui c'était d'autant plus savoureux que pour une fois, on ne risquait pas d'être pris pour un gars de droite en chantant du Sardou, la CGT elle-même avait validé l'œuvre, la hissant au rang d'hymne ouvrier. Caroline et Vanessa, à l'arrière, se plaquèrent les mains sur les oreilles en le suppliant de mettre moins fort, tentant en se penchant de tourner le bouton sur le tableau de bord, à l'époque de Clapton, de Pink Floyd et de Supertramp, il était hors de question d'endurer ne serait-ce qu'un couplet de Sardou... Alexandre, tout à sa conduite, arbitra le débat en posant sa main sur la molette de l'autoradio, le père remarqua alors qu'il n'avait pas attaché sa ceinture et lui en fit le reproche. Les deux sœurs profitèrent de cette diversion pour se projeter par-delà le siège avant, mais le père les repoussa aussitôt et se remit à chanter, la suspension hydraulique, en plus de colmater les modulations de la route, régulant en douceur le chahut né de tous ces soubresauts.

Pendant ce temps-là la mère regardait dehors, le voyage harmonieux virait à l'empoignade, et pourtant, dans un accès de nostalgie anticipée, elle pensa à ce qu'il resterait de sa turbulente famille d'ici quelques

années, quand les filles ne seraient plus là. D'avance elle savait que ça se terminerait comme chez les Jouansac et les Berthelot, ces fermes dont tous les enfants étaient partis en ville, résultat ils ne se voyaient plus qu'à Noël ou à Pâques, le 14 Juillet et à la Toussaint, la vie de famille finissait un jour ou l'autre par se caler sur le calendrier catholique et républicain.

L'avantage du Mammouth c'est qu'il évacuait l'angoisse de trouver une place. En revanche il faisait une chaleur infernale sur ce parking, un hectare de goudron en plein soleil, personne n'avait eu l'idée d'y planter des arbres. Les gens marchaient là-dessus comme sur la plaque d'un poêle, le bitume fondait par endroits, mais une fois franchies les portes vitrées, d'un coup la fraîcheur vous enrobait comme l'eau d'un lac, et là c'était l'extase, le bonheur parfait. Dans cette cathédrale de tôle et de béton, il faisait aussi frais que dans la chapelle Saint-Étienne ou la grotte du Pech Merle. En raison d'une bienveillance hautement suspecte, à l'entrée trônaient les ventilateurs Calor en promotion, emballés dans leurs cartons. La semaine dernière la pile était au plus bas. Ils l'avaient réapprovisionnée. Vanessa et Agathe s'arrêtèrent devant, comme tous les samedis depuis trois semaines, et cette fois la mère céda.

À partir de là, ils se lancèrent dans les travées comme dans une exploration. Alexandre marchait en retrait en poussant le caddie. Devant lui il avait le tableau de la famille idéale. Il les suivit au fil des rayons, ne perdant même pas patience dans la zone des textiles ou de l'électroménager, épousant simplement

le mouvement, dégagé de toute envie, de toute lubie, léger, d'autant plus que cette climatisation généralisée le plongeait dans un bien-être sans équivalent. Au long des allées finement sonorisées, tout était motif d'intérêt, la magie semblait ininterrompue, alors qu'en ville, au moindre passage clouté, le réel vous retombait dessus. Et tandis que dehors l'air flambait sur les collines arides, les êtres comme les marchandises ici étaient apaisés, ça paraissait irréel.

Vivant dans une ferme paumée au milieu des coteaux, pour les parents c'était rassurant de montrer à leurs enfants qu'ils participaient quand même de ce monde contemporain, celui des pubs à la télé, celui de la cafetière électronique et du fer à vapeur, celui du couteau électrique, de la foire aux T-shirts et de la yaourtière.

À seize heures pile, le père les quitta et se dirigea vers les bureaux, il avait rendez-vous avec le responsable de secteur afin de négocier les commandes de légumes de Lucienne et Louis, mais surtout pour parler de viande. Puisque ici ils avaient un atelier de découpe, il y aurait sûrement moyen de s'arranger, le directeur de l'alimentaire voulait miser sur le frais, le local, et même si ce n'était pas l'éleveur qui fixait les prix, travailler avec un géant comme Mammouth pour le père ce serait l'assurance de commandes régulières.

Dans l'hypermarché on marchait sur du plat. Après une semaine aux Bertranges à parcourir les chemins caillouteux des coteaux, c'était reposant de poser les pieds sur du lisse. Au rayon boucherie la mère regarda tout, sans rien acheter. Deux types déguisés en bouchers mettaient des portions prédécoupées sous plastique. Au rayon d'à côté, deux charcutières s'activaient

à la découpe. Vingt mètres plus loin, le poissonnier était habillé en pêcheur breton mais avec l'accent du Gers. Alexandre observait tout ça, il enviait la belle excitation de ses sœurs, en se coalisant elles avaient plus de poids que lui pour décrocher les Mamie Nova ou les Finger. Dans les bureaux, le père devait négocier des délais et des volumes, au risque de prendre des engagements et de se fixer des contraintes, il fallait qu'il tienne bon et ne lâche rien à moins de cinquante francs le kilo. La mère continua de guider sa troupe, elle survola ces offres de nourriture d'un œil inquiet, se doutant que ces rumstecks sans gras et ces bavettes flasques provenaient de vaches laitières en fin de carrière. De même qu'elle recula devant la daurade que lui tendit le faux Breton, l'idée était séduisante mais le pauvre poisson avait l'air marqué par tous les kilomètres qu'il avait faits. De toute façon, une intuition lui souffla que la vraie bonne affaire n'était pas là, mais sur le podium à la croisée des allées, des lots de cafés Grand-mère attachés par un gros ruban rouge, cinq paquets pour le prix de deux.

À cinq heures, tout le monde se retrouva à la cafétéria, comme prévu, pour l'immanquable pêche melba ou banana split, Agathe fit ses dix tours d'hélicoptère à 5 francs, l'après-midi était parfait. Dans cette atmosphère prometteuse, la canicule n'existait plus, et qui-conque aurait eu l'idée de critiquer ce monde climatisé aurait été un rabat-joie. Comme Crayssac.

De retour à la ferme ils se hâtèrent de décharger toutes leurs nouvelles acquisitions. Alexandre joua des muscles en portant les cinq packs d'eau en même

temps, enivré par l'adolescente illusion de toute-puissance. Aussitôt déballé on brancha le beau ventilateur. À titre expérimental les trois sœurs placèrent leurs chaises juste devant l'hélice et s'assirent face au fabuleux souffle comme devant un écran de cinéma. Pour la mère ce n'était pas probant, ce ventilateur faisait certes du vent, mais il faisait surtout du bruit. Les sœurs quant à elles le trouvaient parfait, elles parlaient déjà de le laisser allumer toute la nuit dans leur chambre, seulement des chambres il y en avait trois, pour un seul ventilateur...

Quand tout fut rangé, le père et Alexandre sortirent dans la cour, instantanément rattrapés par la lourdeur intenable. La fin d'après-midi était la phase la plus pénible, l'heure où la terre n'en pouvait plus de ce soleil qui cognait depuis le matin, où la nature accablée n'offrait plus qu'un parfait silence. Les vaches étaient massées en bas, les deux chiens s'étaient planqués dans la grange, les oiseaux ne volaient plus. En plus de l'abattement, Alexandre sentit chez son père une tension inhabituelle, il se passait sans cesse la main sur le front.

— Alors, ça a été comment avec le gars des achats ?

— Je sais pas, y a un choix à faire.

— Ah bon, lequel ?

— Tu sais, Alexandre, à compter de maintenant je vais te parler un peu comme à un associé. Si vraiment t'es sûr de continuer la ferme, ça vaudrait peut-être le coup d'agrandir la stabule ou d'en faire une neuve.

— Pourquoi l'agrandir ?